

Par une porte s'ouvrant dans l'angle Ouest de la bibliothèque, on parvient à la partie restaurée du château, dans laquelle on ne retrouve à peu près rien des constructions des XIVème et XVème siècles.

Les combles, assez baroques, n'offrent presque d'autres parties saillantes que le sommet d'une tour et celui, en torchis, de la porte d'entrée. Il est probable qu'après la construction de 1306, il n'en était pas ainsi et que des frontons très aigus, reliés par une toiture à deux pentes, surmontaient la grande salle et que les toitures des autres parties du château se reliaient à la première de manière à former un ensemble simple et gracieux.

L'intérieur du château par Desgraves 1986

Arrivé sur la terrasse, le visiteur aperçoit quatre portes. La première, située sur sa gauche porte au fronton les armoiries de Montesquieu : « d'azur aux deux coquilles d'argent et un croissant de même ».

Pénétrons dans le château par la seconde porte qui s'ouvre sur un vaste vestibule dallé de carreaux et faiblement éclairé. Six colonnes torsées en chêne sculpté soutiennent un plafond à caissons orné de fleurs de lis incrustées dans la peinture bleue. On remarquera le long des murs les malles que Montesquieu a emportées avec lui au cours de ses voyages à l'étranger. Deux portes se font face : par l'une, à gauche, on entre dans un salon richement meublé, avec au plafond ses vastes poutrelles épaisses. Deux grandes fenêtres éclairent ce salon lambrissé de chêne foncé. De nombreux portraits de famille ornent les murs. A côté de ces tableaux, trois portraits méritent une attention particulière : ce sont ceux de Louis XIV enfant, de sa mère, Anne d'Autriche, et du cardinal Mazarin, donnés après la Fronde au Premier Président Du Bernet, beau-frère de Gaston de Secondat, baron de Montesquieu.



Une pendule rappelle l'observation astronomique faite en 1769 par Jean-Baptiste Secondat avec l'abbé Fougère. Cette pendule de Lepaute a été envoyée de Paris à La Brède par le célèbre astronome de Lalande, qui en même temps, procura au fils de Montesquieu les instruments nécessaires à l'observation dont il rendit compte dans l'Histoire de l'Académie des Sciences. Une porte à deux battants donne accès, à gauche, dans un petit salon où se trouvent des portraits, dont l'un est de Nattier, et d'intéressantes gravures.

Stendhal lors de sa visite du château en 1838 en laisse une description minutieuse, mais il ne semble pas y trouver un aspect charmant : « J'ai aperçu un édifice sans façade, à peu près rond, environné de fossés remplis d'une eau couleur de café ...Cet aspect est terriblement triste et sévère. » Il poursuit sa visite « à travers des pièces tout aussi austères ». Mais peut-être était-il influencé dans son jugement par son guide qui était, dit-il « une petite servante disgracieuse, quoique non laide ».

Le domaine

Le château a été édifié au cœur d'un domaine d'environ 150 hectares.

Le château possède une cour-terrasse ouverte sur une partie de son enceinte. De ce balcon, on embrasse le paysage tel que Montesquieu l'a créé en 1740 : un grand parc aéré par de vastes prairies et ceinturé par des bois.

Le parc qui entoure la demeure est composé de vastes pelouses et d'arbres d'ornements (buis, viorne, forsythia, magnolia, lagerstroemia indica, cerisier, sapinette althéa...)

Les promenades dans la forêt et les sous-bois permettent de découvrir une flore (chênes d'Amérique, chênes vert, charmes, robiniers, châtaigniers pins parasol, acacias, cèdres, érables sycomore, liquidambar,) et une faune variée.

Le philosophe s'efforçait de protéger son domaine des braconniers qui y chassaient et avait le souci de l'embellir.

En s'inspirant des jardins et parcs anglais découverts au cours de ses voyages, Montesquieu décide de modifier le parc qui entoure son château en travaillant les perspectives.

Ce parti à l'anglaise a été décidé par Montesquieu lui-même avant que la mode ne s'infilte en France...

Mélange subtil entre les héritages architecturaux et la modernité des paysages, le résultat plaisait en tout cas au propriétaire.

Dans les lettres à son ami agronome l'abbé Goasco, il en décrit les aspects :

« Je me fais une fête de vous mener à ma campagne de La Brède, où vous trouverez un château, gothique à la vérité, mais orné de dehors charmants dont j'ai pris l'idée en Angleterre [...] La nature s'y trouve dans sa robe de chambre au lever du lit ».

« Mon cher abbé [...] pourquoi ne viendriez-vous pas voir vos amis et le château de La Brède que j'ai si fort embelli depuis que vous ne l'avez vu ? [...] mon château qui est à présent digne de recevoir celui qui a parcouru tous les pays ».

« Je suis ici, au milieu des bois où je n'ai d'autres ressources que la géométrie ».

Les transformations voulues par Montesquieu firent des émules car le maréchal de Berwick s'y intéressait apparemment de près :

« Je suis ravi de vous voir dans des occupations champêtres et j'espère que vous me communiquerez les plans, afin que je puisse en tirer des idées » (Correspondance, I, p. 88).

Une large allée bordée de platanes traverse le jardin et mène à un corps de ferme du XIX^{ème} siècle édifié à l'écart du château, où se trouvaient à l'époque de Montesquieu « une vaste ménagerie (lieu où étaient nourris les bestiaux et volailles) en trois corps réunis ». Les bâtiments sont dissimulés comme en Angleterre.

Le parc du château de La Brède a été inscrit au répertoire des monuments historiques le 16 novembre 1943.





SOURCES :

Drac Aquitaine (dossier de protection)

François CADILHON, «*La Brède*» - Dictionnaire électronique Montesquieu

« Guide des parcs et jardins de gironde » - Philippe prévôt (Ed. Sud-Ouest)

<http://www.chateaulabrede.com/index.php?id=10>

<http://www.weblettres.net>

Site web du SIGM

LE MENCEAU

Le Menceau dresse ses bâtiments le long de la route qui conduisait de La Brède à Cabanac.

La demeure à un étage, massive, de plan rectangulaire, est couverte d'un toit à croupes.

D'étroites fenêtres, irrégulièrement percées en hauteur, donnent à la façade postérieure un aspect défensif et archaïque.

Au contraire, la façade principale dont les ouvertures sont symétriquement organisées autour d'une porte plein-cintre, apparaît rigoureusement ordonnée.

De vastes dépendances, fort remaniées et défigurées, complètent le logis.

Cet ensemble, connu successivement sous les noms de l'Estivette, Peyret, puis Le Menceau, serait selon la tradition une métairie du château de La Brède. La façade principale aurait été édifiée sur une construction plus ancienne.

SOURCE :

« Châteaux et maisons de campagne du canton de La Brède » TER Histoire de l'Art-Université Bordeaux III (1978) P. Maffre – Conseil régional Aquitaine (Service du Patrimoine et de l'Inventaire)

SAUTEGRIT

Sautegrit est une vieille demeure établie à flanc de colline au Sud du bourg de Labrède, dominant le vallon dans lequel coule le Saucats appelé ici ruisseau Saint-Jean-d'Etampes.

La carte de Belleyme indique son existence dès le XVIIIème siècle, mais l'inhabituelle épaisseur des murs indiquerait une construction plus ancienne.

Le plan au sol semble ne pas avoir changé depuis 1810.

La famille actuellement propriétaire acquit le domaine vers 1830.

Au Sud, la façade principale compte sept ouvertures dont au centre une porte en anse de panier. La façade postérieure présente la même organisation ; un étage de soubassement destiné à rattraper la forte déclivité a nécessité la mise en place d'un perron à volée double. Cet étage de soubassement abritait un cellier.

Les communs transformés en garages sont accolés aux ailes de la demeure.

SOURCE :

« Châteaux et maisons de campagne du canton de La Brède » TER Histoire de l'Art-Université Bordeaux III (1978) P. Maffre – Conseil régional Aquitaine (Service du Patrimoine et de l'Inventaire

CHÂTEAU DE LA SAUQUE



Le château de la Sauque est plutôt une villa élégante et moderne qu'un véritable château ; il est situé à l'extrémité orientale de la commune, près de la route de Bordeaux à Toulouse.

HISTORIQUE

Sauque proviendrait du nom « saule ».

La famille d'Orly (ou Darly) possédait à la fin du XVIIème siècle « le bien de la saque dans la paroisse de Labrède ».

Des travaux importants de gros-œuvre et toiture y furent entrepris des 1702 tant à la demeure qu'aux bâtiments agricoles.

Pendant plus d'un demi-siècle, La Sauque demeure propriété des Orly qui s'essayèrent, assez malheureusement semble-t-il, au commerce avec les Antilles.

En 1810, les bâtiments composant le chef-lieu du domaine dessinaient un vaste enclos rectangulaire.

En 1836, le nouvel acquéreur Adrien Caussade, homme d'affaires parisien, fit entreprendre sous la direction de l'architecte Durand, une transformation totale de l'habitation.

M. des Grottes l'acheta vers 1860 et la revendit une dizaine d'années plus tard au marquis de Richemont.

Après le décès d'Arthur de Richemont en 1934, il est laissé à l'abandon pendant cinq ans.

Pendant la seconde guerre mondiale, il devient un foyer pour des personnes âgées réfugiées de Nancy.

En 1943, le centre de vacances des Coqs Rouges à La Teste ayant été réquisitionné par l'occupant, l'abbé de Traversay et Joseph Gramont, trouvent et louent ce domaine proche de Bordeaux quelques mois plus tard, il devient Centre scolaire de repliement. La galerie du château, alors vitrée sera utilisée comme réfectoire.

La colonie fonctionne durant les vacances de Pâques, puis pendant l'été.



En Août 1943, les autorités demandent que les enfants soient gardés à la Sauque, en raison des risques de bombardements sur Bordeaux.

La Sauque s'étendait sur plus de 50 hectares dont une vingtaine en terres de labours, en friches, prairies et vignes ; le reste en forêts.

La guerre, l'occupation allemande, la disette, obligèrent le personnel et les jeunes garçons à se convertir en terriens ; Il eut été maladroit et coupable de ne pas utiliser ces précieux hectares. Les prisonniers allemands constituaient une main d'œuvre fort appréciée.

Les récoltes assez riches, allongeaient le menu des enfants.

Peu à peu le matériel se modernisait : tracteur, moissonneuse-lieuse, semoir à maïs. Avec le retour des engrais, les rendements s'améliorèrent sensiblement. On cultivait le blé, l'avoine sur 4 ou 5 hectares, des betteraves, du maïs, du sorgho, plantes sarclées qui demandaient une main d'œuvre abondante.

Le bétail comportait une douzaine de vaches laitières et dix à vingt porcs ; un essai avait été tenté avec des moutons. La basse-cour s'équipait pour accueillir sept à huit cent poules et deux cent canards. Le vignoble s'enrichissait de nouvelles plantations et donnait jusqu'à 120 barriques de vin courant. Tous les produits étaient consommés sur place par les élèves et travailleurs ; les surplus et les grosses récoltes étaient seules commercialisées.

En 1945, le domaine est acheté pour être aménagé en centre de vacances jusqu'en 1983.

Depuis une trentaine d'années, logis et servitudes ont accueilli un établissement scolaire : le lycée privé général et technologique de La Sauque.

DESCRIPTION

De 1810 à nos jours, le plan général des constructions a peu changé. On retrouve la classique association logis, chais, cuvier, logement de paysans. Des factures de tonneliers et entrepreneurs réparant des vaisseaux vinaires ou lesdits chais et cuvier, prouvent que dès le XVIIIème siècle s'exerçait ici une activité viticole.

Cette activité ne s'est jamais démentie puisque M. Caussade, M. des Grottes et MM. De Richemont récoltèrent une moyenne de 80 tonneaux aux XIXème et XXème siècles.

Les bouleversements opérés dans un but d'aménagement fonctionnel ont totalement défiguré l'ensemble. Seule en 1976 la façade principale était à peu près intacte mais un agrandissement va remédier à cet heureux oubli.

Les anciennes dépendances abritent des salles de cours, divisions et ouvertures originales n'existent plus ; seule subsiste une porte à encadrement mouluré, linteau en arc segmentaire plein-cintre et clé saillante. La façade sur cour du logis précédée d'une galerie formant terrasse fut probablement édifiée en 1860 et 1870. Ce logis qui abrite le pensionnat et des locaux administratifs ne présente évidemment plus son organisation intérieure initiale.

Deux massives piles de pierres à chapiteaux d'inspiration campaniforme composent le portail principal, en bordure de la route nationale 113 entre Laprade et Beautiran. Il commandait une allée conduisant à la façade antérieure.



Portail et grille

Le pavillon de gauche, de style classique, mêle la pierre et la brique. Deux ailes symétriques encadrent un pavillon central en léger ressaut, couvert d'un toit d'ardoise à quatre pans couronné d'un belvédère.

A droite, un second pavillon latéral répond au premier, mais en diffère par son homogénéité avec la partie médiane.

Le décor est austère : ouvertures rectangulaires à encadrements saillants, porte principale à linteau en arc plein-cintre, double bandeau plat entre les niveaux, balustrade dissimulant la toiture des ailes, consoles et garde-fou de chaque balcon dépourvus de toute décoration.



Façade côté cour



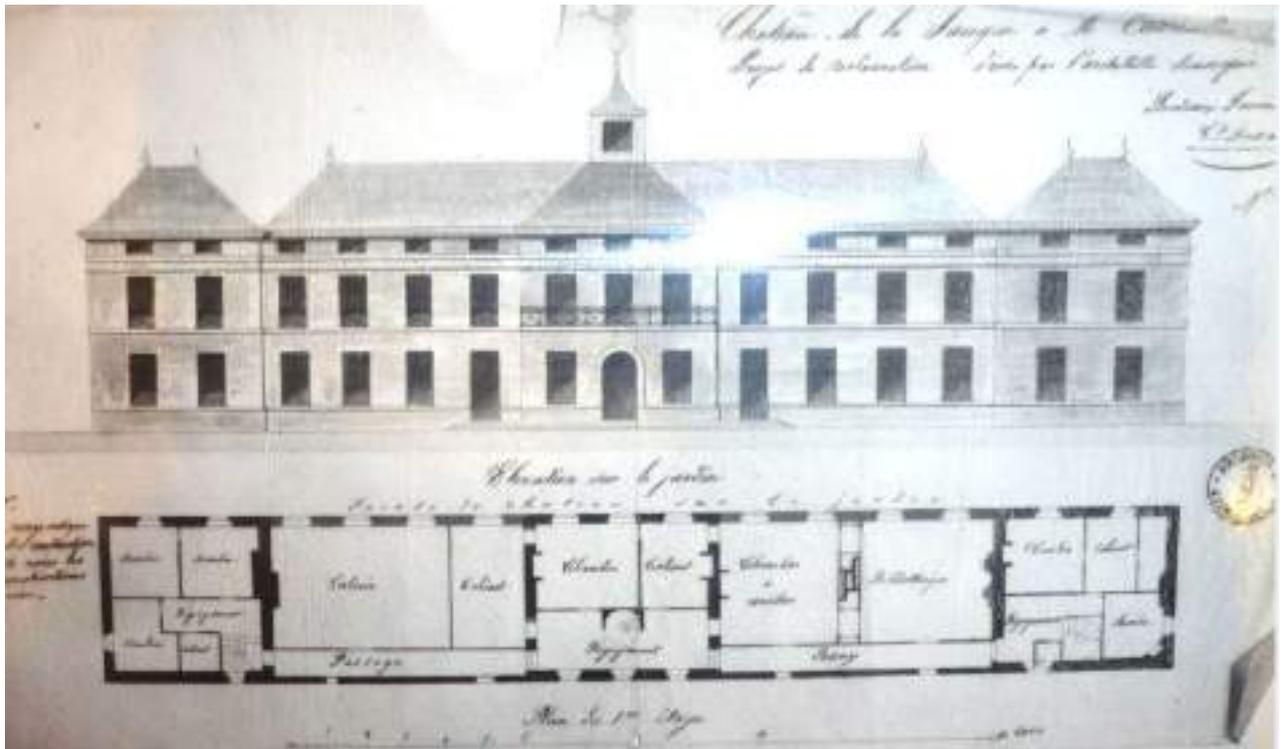


Façade côté parc



C'est en 1837 que fut bâtie la façade que nous voyons aujourd'hui. Antérieurement, elle consistait en un pavillon central et deux pavillons latéraux, tous trois à étage, reliés par des ailes basses couvertes en terrasse. Du côté de la cour existaient des « passages » permettant l'accès d'un pavillon à l'autre au niveau des terrasses. C'est ce qui ressort d'un état des lieux dressé par Durand en février 1836, sur lequel se superpose un avant projet des travaux à accomplir : adjonction d'un étage aux ailes et exhaussement des pavillons latéraux. A la même date, Durand propose à M. Caussade, propriétaire de La Sauque et commanditaire des travaux, un second projet plus ambitieux. La demeure, nantie d'un étage à surcroît, est entièrement couverte d'une toiture d'ardoises reprenant la division tripartite.

L'aménagement du premier étage définitivement adopté différait peu de la situation antérieure, l'architecte se contentait de diviser en deux salles chacun des volumes gagné par la suppression des terrasses. Une troisième étude datée de du mois de mars de la même année propose une solution néo-classique, tant par sa rigoureuse symétrie que par ses proportions et ses divers éléments de décoration. Un fronton privilégie le pavillon central auquel répondent les pentes frontales des toitures des pavillons latéraux.



« Projet de restauration dressé par l'architecte soussigné – Bordeaux, février 1836. Durand »
(dossier DRAC Aquitaine)

C'est un quatrième projet, financièrement plus raisonnable, qui sera adopté par le maître d'œuvre, quoique modifié en cours de réalisation dans le sens d'une plus grande simplicité. En effet, il apparaît que la corniche à denticules, les portes supplémentaires ne furent pas retenues, de même que les chaînes d'angle et jambes à bossages. Les travaux adjugés à deux entrepreneurs locaux, Dulein et Ricaud, débutèrent le 6 mars 1837. Le gros œuvre fut exécuté en pierres de Baurech. Les terrasses étaient couvertes en avril suivant. Le 12, Durand constatait que les balustrades des ailes anciennes étaient démontées et prêtes à être placées au dessus du premier étage. Au mois de mai, l'architecte propose à Caussade l'installation d'une « chambre gothique », avec poêle à bois et bibliothèque « médiévaux » ; ce dernier refuse cette audace. Le 23 septembre, les travaux sont livrés. Le 28 janvier 1838, le propriétaire acquittait 7.730 francs pour le solde des différents travaux de « charpente, maçonnerie, plâtrerie, ferrures, menuiserie, carrelage, peinture, papiers peints ». C'est à la suite d'une destruction accidentelle que la partie gauche fut reconstruite à la fin du XIXème siècle.

La chapelle de l'ancien château de la Sauque, abrite une statue (XXème siècle) en bois de tilleul, réalisée par Fréour ; celle-ci représente Notre-Dame Educatrice.

La vocation première du lycée actuel, l'éducation aux valeurs humaines et à l'enseignement, trouve son expression dans cette sculpture. Le visage de la Vierge est peu commun ; la mère apprenant à son enfant à marcher est l'image de l'enseignant qui communique un savoir, apporte aide et sécurité.



Puits



Croix de mission - 1814

SOURCES :

« Châteaux et maisons de campagne du canton de La Brède » TER Histoire de l'Art-Université Bordeaux III (1978) P. Maffre – Conseil régional Aquitaine (Service du Patrimoine et de l'Inventaire)

Le patrimoine des communes de la Gironde – FLOSHIC Editions

« La carte postale des châteaux de la Gironde » Pierre Farlec

www.lasauque.com

CHATEAU RAMBAUD



RAMBAUD il signifierait le "*Hameau*"

L'entrée du domaine (autrefois principale) se situe dans la commune de Saint Selve, mais la plus grande partie des terres et les constructions se trouvent sur celle de La Brède.

Celles-ci sont placées sur une éminence et dominent au Sud le vallon du Gât-Mort, au Nord celui de la rouille du Reys.

HISTORIQUE

Il existait assurément au XVIIIème siècle une maison à l'emplacement occupé par le château Rambaud puisqu'elle est indiquée sur la carte de Belleyme .S'agissait-il d'une ferme, d'une demeure ? La carte ne le précise pas.

Une légende affirme que Clément V fonda ici une église et un hôpital. Celle-ci pourrait se révéler être vraie : sur le cadastre de 1811 un bâtiment clairement dessiné dont l'une des extrémités est semi-circulaire porte la mention « ancienne église ». Ce bâtiment aujourd'hui disparu se trouvait à environ deux cents mètres au Nord du château.

A la même époque des constructions qui semblent importantes, dessinant une cour carrée, sont représentées à l'endroit où se dresse de nos jours le château.

Celui-ci fut donc édifié entre 1811 et 1847 puisqu'il figure sur le cadastre de cette année.

En 1868, Rambaud était une grande propriété viticole appartenant à M. Luber.

Vendu peu après, il conserva sa vocation agricole tout en servant de maison de campagne à la famille Marcilhac.

Après la seconde guerre mondiale le domaine fut vendu, les cultures abandonnées, les bâtiments, défigurés et transformés en locaux scolaires.

Depuis une dizaine d'années, plusieurs campagnes de constructions ont achevé de modifier l'aspect initial de l'ensemble, ces modifications n'épargnèrent guère que l'architecture extérieure du château, au reste profondément bouleversé dans ses dispositions intérieures.

Le domaine accueille aujourd'hui un établissement d'enseignement catholique privé.

DESCRIPTION

Les communs dessinent une cour en U qui s'ouvre à l'Ouest sur le château, de plan rectangulaire, aux murs de pierres de taille soigneusement appareillées. Le matériau des premiers, hormis la pierre des frontons, a disparu sous un crépi moderne de ciment.

Des tuiles creuses couvrent l'ensemble.

Un sous-sol partiellement souterrain auquel on accède par des degrés aménagés sous le perron de chaque façade abritait autrefois les cuisines, office et cellier. Au rez-de-chaussée surélevé se trouvaient les appartements que l'on rejoignait de l'extérieur par les deux perrons déjà cités, et, du niveau inférieur par deux escaliers intérieurs situés aux extrémités du corps de logis. La circulation à cet étage se fait par un long couloir établi au Nord et reliant les deux escaliers.

En dehors des deux murs de refend rien ne subsiste des anciennes divisions. Les deux mêmes escaliers permettent d'accéder au comble à surcroît.

La façade Nord est divisée en neuf travées celle du Sud en onze. A chaque travée trois baies correspondent aux trois niveaux : un soupirail, une fenêtre et une autre plus petite, de même dimension que le soupirail. Les perrons occupent chacun la largeur d'une travée. Au Sud, les cinq travées centrales en ressaut forment avant-corps. La décoration est des plus sobres, des bandeaux séparant les étages, des consoles sous l'appui des grandes fenêtres et une corniche peu importante.

Du côté Sud, une balustrade couronne l'avant-corps.

Les côtés Ouest et Est se composent de deux travées ; une porte qui coupe le bandeau y remplace le soupirail.

De l'organisation initiale des communs on ne peut rien dire, toutes les pièces sont des salles de cours. Les ouvertures donnant sur la cour comme sur la campagne ont été percées il y a une vingtaine d'années. Seuls les frontons des extrémités occidentales paraissent anciens. Ces bâtiments abritaient probablement des chais, cuiviers, logements de paysans et domestiques.

Deux éléments permettent de dater la construction du logis ; d'une part il n'existait pas en 1811, mais était bâti en 1847 ; d'autre part sous la corniche à l'un des angles de l'avant-corps est inscrite la date 1846. La sobriété du décor, l'excessif allongement du plan, l'étroitesse des perrons semblent appartenir à un néo-classicisme tardif ; il semblerait que 1846 soit bien l'année d'édification du château Rambaud.

Outre les fâcheuses restaurations dont ont été victimes les constructions, le paysage a subi des bouleversements.

Le visiteur se rendant à Rambaud dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle passait par l'entrée Sud, montait pendant deux cents mètres une pente d'environ quinze pour cent, et là se trouvait au bas d'une immense terrasse semi-circulaire. Face à lui, des escaliers de pierre et deux allées suivant l'hémicycle conduisaient à la demeure. Ces dispositions sont plus ou moins abandonnées, la terrasse s'affaisse et les degrés sont aux trois-quarts détruits. Le fait de monter, la mise en scène du terre-plein donnaient une verticalité et une monumentalité justifiant l'allongement du plan, qui paraît aujourd'hui excessif.

Seule une partie des communs paraît ancienne, du côté Nord de la cour.

D'après les cadastres, la largeur et l'emplacement de cette aile correspondent à ceux d'une construction qui existait en 1811.

Au Sud, l'aile qui lui est symétrique serait d'après le cadastre de 1847 postérieure à la première.

Un propriétaire a sans doute voulu donner à ces bâtiments agricoles une ordonnance « classique ». Les frontons sembleraient pourtant antérieurs à cette époque. Existait-ils déjà dans l'ancien établissement ? Il n'est pas impossible qu'il s'agisse là du remploi.

SOURCE :

« Châteaux et maisons de campagne du canton de La Brède » TER Histoire de l'Art-Université Bordeaux III
(1978) P. Maffre – Conseil régional Aquitaine (Service du Patrimoine et de l'Inventaire)

ARCHITECTURE CIVILE

Les propriétés privées viticoles

CHÂTEAU DES FOUGERES



HISTORIQUE

Un château primitif s'élevait sur les coteaux méridionaux du ruisseau d'Estampes, près du moulin du "Bois-Pertus", et probablement parmi des Landes et des Fougères, ce qui avait dû lui valoir le nom de castel des Haougueyres.

M. Latapie raconte qu'il y avait au cimetière de Labrède le tombeau en pierre de N... Beaufaite dame de Haugueyres qui mourut vers le milieu du XIVème siècle, et fut bienfaitrice de l'église ; elle laissa vers 1350 une fondation à la Fabrique de l'église. Aussi tous les ans, on allait chanter un Libera sur sa tombe, et on lui faisait un service. Cette dame était enterrée dans l'ancien cimetière paroissial et l'on pouvait encore voir sa tombe au XVIIIème siècle.

Une légende populaire a également conservé le souvenir d'une dame des Fougères qui se nourrissait de jeunes enfants. La paroisse devait à cette ogresse une redevance annuelle « d'un enfant rôti à la broche » ; on ne sait toujours pas d'où vient l'origine de cette tradition.

Au XIVème siècle vivaient à Labrède des seigneurs appelés Haugueyres ou Faugueyres ou Fougères possédant un château du même nom.

Des textes anciens (M. Latapie dit qu'ils se trouvaient de son temps aux archives du château de Labrède) mentionnent un testament en date du 5 mars 1343 et signé de Pierre de Fougeyras, par ce testament ce seigneur fonde deux anniversaires à célébrer tous les ans dans la paroisse de Saint Médard En Arruan. Nous ignorons les dates et les raisons de ces commémorations.

Les seigneurs de Haugueyres furent des rivaux malheureux des seigneurs de La Brède et après bien des péripéties, furent tués ou chassés et leur château fut rasé à la fin du XIVème siècle ou au début du siècle suivant, de telle sorte qu'il n'en resta plus de traces.

Rebsomen décrit en 1913 les restes qu'il en a vus :

« Des fossés creusés en ligne droite à demi remplis d'eau forment une enceinte presque rectangulaire, doublée au Nord-Ouest d'un second fossé, conservant une terrasse élevée au-dessus du sol environnant... ».

Cette description ne correspond malheureusement pas du tout à un relevé qui lui est antérieur. Sur celui-ci apparaît effectivement une motte entourée d'un fossé, mais tous deux sont circulaires, portant la légende : « Château des Haugueyres ».

Plus à l'Est, à l'endroit anciennement appelé Millères s'élève l'actuel château des Fougères. C'est un assemblage de divers corps de bâtiment édifiés pour la plupart dans le dernier tiers du XIXème siècle par la famille Montesquieu qui en est toujours propriétaire.

En 1811 se trouvaient de modestes constructions sur cet emplacement remplacées dès 1847 par une maison plus importante et ses dépendances. C'est cette habitation qui fut achetée par le Baron Gaston de Montesquieu à une Mme Rougeol vers 1867.

Il s'agissait à cette date d'une « chartreuse...composée d'un plain-pied avec terrasse devant et derrière, flanquée à droite et à gauche de deux tours de chaque côté ». Les dites tours furent donc édifiées après 1847.

En 1871, au décès de Prosper de Montesquieu, son fils aîné Charles s'installe au château de la Brède et Gaston, son deuxième fils s'installe aux Fougères.

Le Baron Gaston de Montesquieu en entreprend la transformation et lui donne le nom de « Fougères », traduction française du mot patois Milleyres.

De nouvelles campagnes de travaux, notamment en 1890 et 1905 donnèrent au château l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui.





Il s'agit plus exactement d'une chartreuse de plan rectangulaire, en rez-de-chaussée, flanquée de quatre tours carrées à toit en pavillon.

Colonnes et sculptures enjolivent les deux façades dans leurs parties hautes; le levant portant les armes de Montesquieu.

Il est bien difficile de reconnaître la demeure initiale qui reçut un « habillage » éclectique. Les proportions des ouvertures, les dimensions et les terrasses laissent supposer qu'elle était de style néo-classique

Le parc est dessiné tout de suite après le second Empire, par le paysagiste Escarpit, qui a aussi dessiné le Jardin Public à Bordeaux.

Aurore Dudevant (George Sand) aurait été accueillie souvent en ce lieu à partir d'octobre 1825.



SOURCES :

« Châteaux et maisons de campagne du canton de La Brède » TER Histoire de l'Art-Université Bordeaux III (1978) P. Maffre – Conseil régional Aquitaine (Service du Patrimoine et de l'Inventaire)

« Les châteaux historiques et vinicoles de la Gironde » Edouard Guillon (1869) tome IV

Ecrits du Baron Henri de Montesquieu (site web du SIGM)

A.M. et J.C. CARON (site web du SIGM)

http://www.montesquieu-bordeaux.com/index2.php?l_p=2 (images)

CHÂTEAU MERIC

Le château, propriété viticole qui produit du vin biologique, appartient à la famille Baron depuis le début du XIXème siècle.

En plein vignoble, on peut découvrir les ruines d'une tour ronde, qui seraient les restes d'un ancien moulin à vent, ce qui apparaît assez rare dans une région où la tradition veut que les moulins soient des moulins à eau.

CHÂTEAU LA BLANCHERIE

Le château la Blancherie se situe à la limite Sud du bourg.

HISTORIQUE

La région de La Brède doit sa renommée à Montesquieu, philosophe et viticulteur, qui contribua grandement à faire connaître et apprécier les vins de Graves au cours de ses voyages. Les vins de la propriété de La Blancherie étaient déjà célèbres à cette époque.

De l'ensemble seul un mur paraît remonter au XVIIIème siècle. Il ne fait pourtant pas de doute qu'avant la Révolution la famille Labadie possédait à cet endroit une maison de campagne et une exploitation viticole.

Les trois frères Labadie, condamnés à mort le 13 Prairial an II par la Commission Militaire, disposaient, selon un état de leurs biens daté du 20 Messidor an II, d'une « maison de maître, chais, cuvier, autres maisons séparées, jardins, remise » la propriété, l'une des plus considérables de la commune, s'étendait sur 134 journaux et 22 règes, dont 70 journaux et 23 règes de vignes.

Ce domaine est devenu par la suite la propriété de la famille Delacombe, puis de la famille Coussié en 1934.

Actuellement la gestion est assurée par Mme Françoise Coussié-Giraud.

DESCRIPTION

De l'architecture de la maison nous ne savons que peu de choses. Un procès verbal de « mise en main » de la Nation sur les biens meubles et immeubles des Labadie, en date du 28 Prairial an II, se borne à énumérer les pièces.

Elles sont les suivantes : une salle de compagnie, trois chambres, une cuisine, une « souliarde », un corridor. Cette dernière pièce était assez vaste pour contenir une grande table, une armoire et deux coffres. Le détail de la visite montre que l'on entre par le salon placé au centre ; à sa gauche se trouvent deux chambres, à sa droite la troisième chambre et les deux autres petites salles. L'absence d'étage et cette disposition n'interdisent pas de penser à nos « chartreuses » bordelaises. Le plan cadastral de 1810 ne dément pas cette hypothèse ; accolés à la maison, le chai et le cuvier dessinent une cour rectangulaire ouverte au Sud. On retrouve bien là les « maisons de maître, chais, cuvier » ; quant aux « autres maisons séparées », elles avaient disparu en 1810.

Le Saucats longe le domaine qui, comme toutes les propriétés viticoles, par la présence des chais de dégustation et de vente de vins est accessible au public.

Sur la droite en entrant on découvre un pont et un petit barrage formant une cascade artificielle, ce qui rend l'endroit très agréable et pittoresque.

De toute évidence il s'agit des restes d'un ancien moulin. (Cf. Maison de la Nourrice de Montesquieu p.68)



SOURCES :

« Châteaux et maisons de campagne du canton de La Brède » TER Histoire de l'Art-Université Bordeaux III (1978) P. Maffre – Conseil régional Aquitaine (Service du Patrimoine et de l'Inventaire

Editions Féret

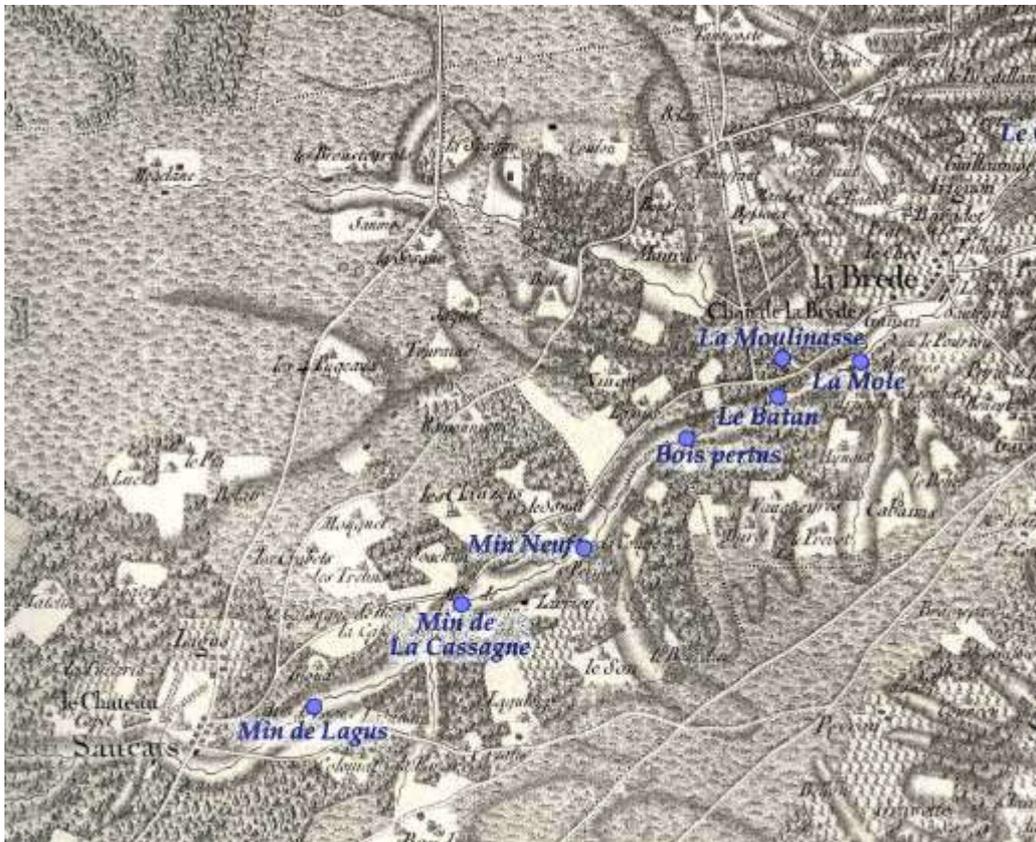
Site web du SIGM

PETIT PATRIMOINE
ARCHITECTURE HYDRAULIQUE

MOULINS

Moulins à eau

Si beaucoup de ces moulins à eau ont été détruits, on en trouve trace encore dans la toponymie, par exemple le Moulin d'Augey, qui alimentait une scierie et qui a laissé aujourd'hui son nom à une résidence. Ces moulins dans leur majorité se trouvaient sur le Saucats, tels les moulins de l'ancienne baronnie de La Brède, Bois-Pertus, Batant, la Mole, Coudougney, ou encore celui appelé Moulin du Bourg.



Moulins à La Brède (Carte de Belleyme)

MOULIN DE GARS



Le moulin de Gars est probablement le seul moulin à vent du secteur, Il est indiqué sur la carte de Belleyme sous le nom de moulin de Gars et dont on peut voir la tour, unique vestige, aux 5 routes sur le chemin qui relie La Brède à Saint-Morillon.

Moulins à vent

Les moulins, comme l'indique leur nom, ont d'abord servi à moudre les céréales et autres grains. Ils ont servi aussi à pomper l'eau, soit pour assécher les zones marécageuses et les polders, soit pour assurer l'irrigation. On les a utilisés pour produire de l'huile, pour le foulage des textiles, ou pour actionner des scieries.

Historique

Le moulin à vent est apparu en Orient, en Égypte ancienne et en Iran (il est utilisé en Perse pour l'irrigation dès l'an 600). Les moulins iraniens n'étaient pas du même type que les moulins européens. Ils étaient constitués d'une éolienne à axe vertical, –technique offrant de meilleurs rendements que les éoliennes à axe horizontal–, confinée à l'intérieur du moulin. Des orifices dans les parois du moulin permettent à l'air de s'engouffrer pour actionner l'éolienne.

Signalé très tôt en Grande-Bretagne (Abbaye de Croyland en 870), le moulin à vent s'est généralisé en Europe vers le XIIème siècle, d'abord sur les côtes maritimes des pays du Nord : Grande-Bretagne, Pays-Bas, puis dans les pays de la bordure atlantique : Portugal, France, de la mer du Nord et de la mer Baltique : Belgique, Allemagne, Danemark, et dans les îles, y compris en Méditerranée. On les trouve sur des éminences, soit isolés, soit groupés en série, ainsi que dans des lieux éloignés des cours d'eau. La première attestation de moulin à vent en France, en 1170, figure dans une charte de la ville d'Arles.

Les Pays-Bas sont probablement le pays qui a compté le plus grand nombre de moulins à vent. Éléments caractéristiques du paysage, ils sont représentés notamment dans la peinture flamande. Les moulins à vent de Kinderdijk ont été inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

La généralisation de l'électricité dans les campagnes, et l'apparition de la minoterie industrielle, ont entraîné un rapide déclin des moulins à vent au cours du XXème siècle. Ils ont en outre été défavorisés par la dureté du métier de meunier et par les périodes de chômage imposées souvent par l'absence de vent.

L'apparition de la roue éolienne à pales nombreuses, inventée aux États-Unis, les a rendus complètement obsolètes.

Le moulin tour

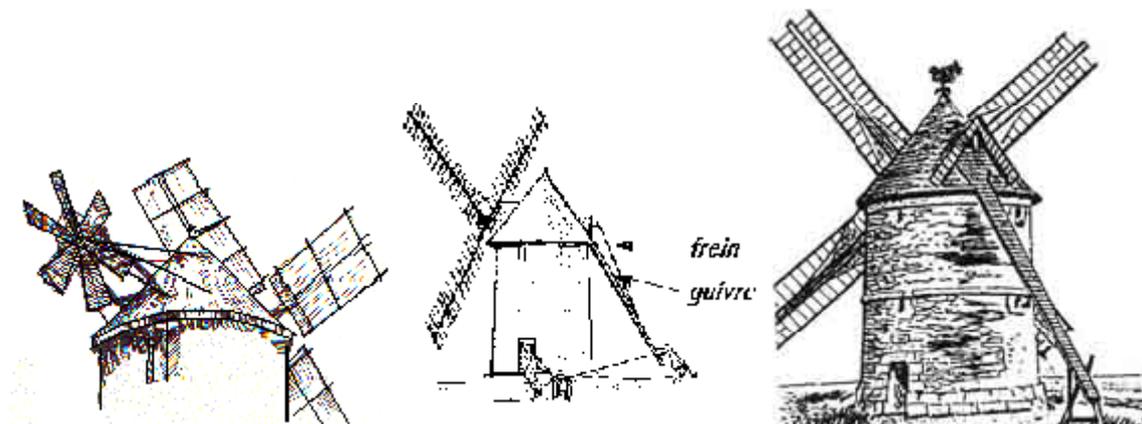
Le moulin tour a généralement un corps fixe en pierre ou en briques, surmonté d'une toiture pouvant pivoter, seule, sur 360°.

Elle supporte les ailes et abrite le rouet et la lanterne.

Pour mettre les ailes face au vent, l'arrière du moulin est équipé d'une guivre (queue) descendant jusqu'au sol à la disposition du meunier. Celui-ci peut aussi actionner un levier de l'intérieur.

Quelques cas de moulins, souvent les plus hauts, sont équipés d'un moulinet positionné sur le toit à l'opposé des ailes permettant au moulin d'être en permanence face au vent sans l'aide du meunier.

Pour éviter que le meunier ne soit emporté par les ailes lorsqu'elles tournent, deux portes opposées sont placées de part et d'autre de la tour.



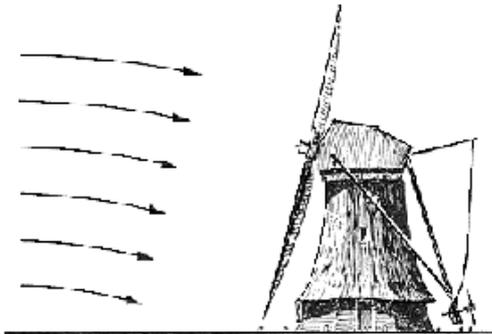
On peut rencontrer des moulins tours à peu près partout en France. En fonction de la région, le corps du moulin prend une forme différente :

- Dans le Nord de la France, il s'agit de moulins en briques rouges, assez hauts et équipés parfois d'une tourelle (Halluin, St Amand les Eaux...) permettant d'entoiler les ailes plus facilement ; ou des tours en pierre de silex et/ou de calcaire ;
- En Bretagne, on rencontrera plus particulièrement des moulins dont la base en granit est plus étroite que la partie du haut, et le toit moins pentu que dans les autres régions. C'est le système Berton qui a entraîné la surélévation des moulins dits "Petits pieds" en donnant à la partie supérieure un volume plus grand qu'à la partie inférieure, on les a nommés alors "Grosses-têtes";
- En Provence, les moulins sont dotés d'une toiture dont la calotte ne déborde pas de la tour maçonnée, le toit circule à 360° sur une crémaillère ;
- Dans les autres régions, les moulins sont construits sur un, deux, voire trois ou quatre niveaux pour leur permettre de capter les vents (en Vendée notamment).

Le mécanisme moteur se compose principalement des ailes, d'un arbre, d'un rouet monté sur ce dernier, entraînant un petit pignon solidaire d'un axe vertical actionnant la ou les meules tournantes.

Les ailes

Afin que les ailes puissent tourner, elles sont légèrement obliques par rapport au plan de rotation.

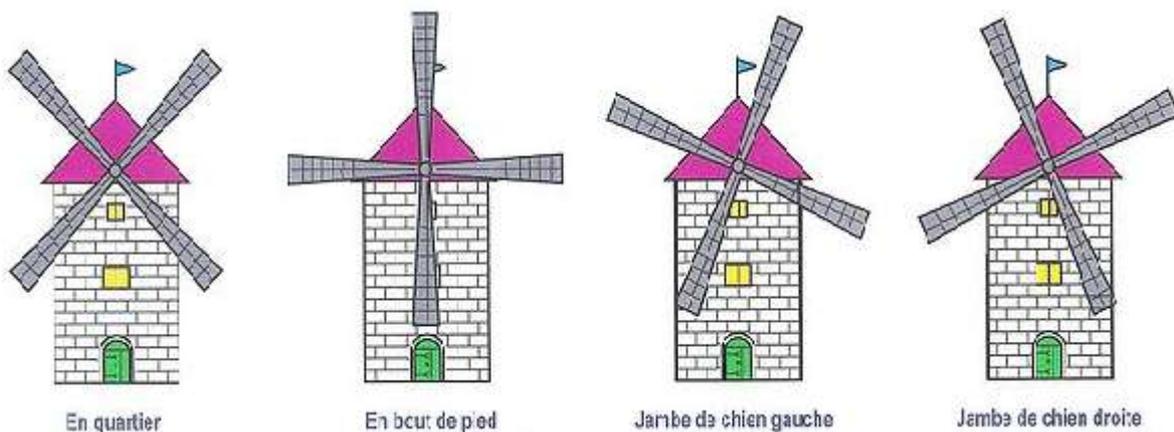


En France, les moulins sont équipés de 4 ailes.

Dans l'Ouest et le Sud, leur longueur dépasse rarement 7 mètres. Elles sont symétriques par rapport aux verges elles mêmes traversées de lattes sur lesquelles reposent les toiles dont on fait varier la surface en fonction de la force du vent.

Dans cette région et depuis l'invention de l'ingénieur Berton en 1840, les ailes sont constituées d'un assemblage de planches mobiles qui se substituent aux toiles.

Le meunier a la possibilité de régler la surface des ailes de l'intérieur de son moulin grâce à ce système. Il n'a plus ainsi, à grimper dans les ailes pour installer ou retirer les toiles.



- les ailes arrêtées en croix de saint André (en quartier) signalaient un heureux évènement chez le meunier ou le retour au calme dans un conflit militaire ;
- les ailes en croix grecque (en bout de pied) appelaient au rassemblement ;
- inclinées à gauche, elles alertaient d'un danger militaire ;
- inclinées à droite, elles annonçaient un deuil chez le meunier ou un danger militaire écarté.

SOURCES :

<http://www.moulins-a-vent.net>

<http://www.techno-science.net/?onglet=glossaire&definition=3423>

ARCHITECTURE FUNERAIRE, VOTIVE ET COMMEMORATIVE

LE MONUMENT DE MONTESQUIEU



Ce monument situé au centre du bourg, a été dressé en hommage à Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de *Montesquieu* (Cf. biographie de Montesquieu – Livret d'introduction) moraliste, penseur politique, précurseur de la sociologie, philosophe et écrivain des Lumières.

Les diverses sculptures en bas-relief réalisées par Paul Rispal en 1938 sont des allégories évoquant les écrits majeurs de Montesquieu (*L'Esprit des Lois* et *les Lettres Persanes*).

MONUMENT AUX MORTS



HISTORIQUE DES MONUMENTS AUX MORTS

Les Monuments aux Morts sculptés de la Première Guerre Mondiale en France

Les monuments aux morts, mémoire de la guerre

Présents dans chaque village de France, les monuments aux morts font partie de notre patrimoine.

Pendant l'entre-deux guerres, les 36 000 communes françaises se couvrent de monuments aux morts pour rendre hommage aux soldats français morts pendant le conflit. Les premiers monuments aux morts, apparus après la guerre de 1870, naissent du désir de visualiser pour se souvenir, de matérialiser la perte

La grande guerre 14-18 a laissé de lourdes traces en France. Cette guerre a mobilisé 8 millions d'hommes dont 5 millions ont combattu. 1,5 millions de ces hommes sont morts (27 % des effectifs engagés), soit 10,5 % de la population active masculine, sans compter les 3,4 millions de blessés et mutilés.

Pour se souvenir de leurs compagnons tombés dans les terribles tranchées, ceux qui sont revenus vont être à l'origine d'un formidable engouement pour la mémoire des morts, pour se souvenir de ceux qui sont morts pour la France. Les communes vont alors élever des stèles, apposer des plaques, ériger des obélisques pour rendre hommage à ces hommes morts pour la France.

L'inscription d'un nom se justifie pleinement lorsque le défunt, décédé au cours d'une guerre ou d'opérations assimilées à des campagnes de guerre, est titulaire de la mention "Mort pour la France", et est né ou domicilié légalement en dernier lieu dans la commune considérée.

Certaines municipalités ont parfois étendu cette possibilité aux victimes dont le décès est consécutif à un fait de guerre, dès lors que les deux conditions susvisées - octroi de la mention "Mort pour la France" et lien direct avec la commune - sont respectées.



N'oublions pas que 17 % des morts sont en fait des "disparus". Pour représenter tous ces hommes, un corps est choisi à Verdun et inhumé le 11 novembre 1920 place de l'étoile à Paris.

A l'origine, la fonction de ces édifices a été de rassembler la population autour du souvenir de ceux qui ne reviendront plus vivre dans la cité.

Si les monuments exaltent le courage des survivants et les soudent face à l'épreuve, ils sont avant tout lieux de regrets, où deuils, ferveurs religieuses et patriotiques sont complémentaires.

Leur situation dans l'espace communal est généralement à proximité de la mairie, de l'école, de l'église, du cimetière, au milieu de la place publique.

Dès 1872, les représentations optent pour le choix d'un être emblématique permettant de glorifier le sacrifice de l'individu et de la communauté (France en deuil, soldat soutenant le drapeau, souffrances des civils incarnées dans des enfants mourants ou des veuves héroïques). Dans l'entre-deux-guerres, les monuments aux morts reflètent, sur une large échelle, ces mutations esthétiques, influencées par la photographie, ainsi que les changements de mentalité concernant la perception de la mort. En accord avec ces nouvelles sensibilités, ils furent sans conteste un moyen d'exorciser la mort de masse et une tentative grandeur nature d'offrir un lieu à chaque famille lui permettant d'effectuer le travail de deuil. De ce fait, la représentation mémorielle des monuments présente souvent cette double signification de gloire nationale et de douleur des familles.

Leur situation dans l'espace communal n'est jamais innocente: à proximité de la mairie, de l'école, de l'église, du cimetière, au milieu de la place publique.

Le fait nouveau est la place importante qu'accordent les représentations à la victimisation (gisants, veuves éplorées, orphelins apeurés) ou au sacrifice du citoyen soldat (le poilu) plutôt qu'aux armées, au chef de guerre ou à l'homme d'État.

Dans le même esprit, la cérémonie du 11 novembre qui lui est indissociable acquiert la qualité de funérailles nationales et, à partir de 1922, on ne célèbre plus le culte de la patrie ou de la nation victorieuse mais le souvenir des morts et l'Armistice, symbole de paix. Sur le monument, la liste des morts originaires de la Commune, est dans la plupart des cas par ordre alphabétique ou chronologique ; bien souvent, ceux de la Seconde Guerre Mondiale y ont été ajoutés.

On trouve peu de cas d'organisation par grades car le monument se doit d'être égalitaire comme la mort. Les formules inscrites sont souvent les mêmes « À nos morts », « Gloire à nos héros ».

Les monuments sont parfois similaires car commandés sur des catalogues de fondeurs.

De très nombreux sculpteurs, certains connus comme Maillol ou Bourdelle, d'autres oubliés comme Sudre ou Boucher ont travaillé le sujet des monuments aux morts, donnant des pièces variées et parfois narratives. C'est un marché pour une économie mal en point !

Ceux érigés sur les champs de bataille sont par contre uniques, créés pour le site par un sculpteur et un architecte.

Les monuments aux morts reflètent avec minutie la société qui les engendra. Hormis la guerre, on voit le monde rural, les costumes régionaux et l'activité industrielle sur le monument aux morts.

Il y a différents types de monuments mais beaucoup se ressemblent avec les mêmes symboles : obélisques et formes géométriques proches du type pyramidal ou de la colonne, ensembles sculptés ou simples stèles ; l'érection des monuments s'est faite, pour la plupart, à l'initiative des mairies et des associations d'Anciens Combattants, par souscription publique.

Parmi les signes ornementaux, nous retrouvons : la croix de guerre (décoration créée en 1915), les obus reliés par des chaînes, la couronne de laurier ou de feuilles de chêne (symbole ancien de la victoire et, ou de la force), les palmes (symbole chrétien: Jésus accueilli à Jérusalem et les palmes d'immortalité des Rameaux), le coq ("Gaulois" et chrétien). Les "poilus" occupent souvent une place d'honneur.



DESCRIPTION

Ce monument aux morts est situé au centre du bourg, sur la place du marché, près de l'église Saint Jean d'Etampes.

Ce monument dédié aux disparus de la première guerre mondiale porte les noms et prénoms des habitants de la commune morts pour la France lors de ce conflit qui a fait tant de victimes pour que la liberté, l'égalité et la fraternité soient maintenus dans notre pays, la France

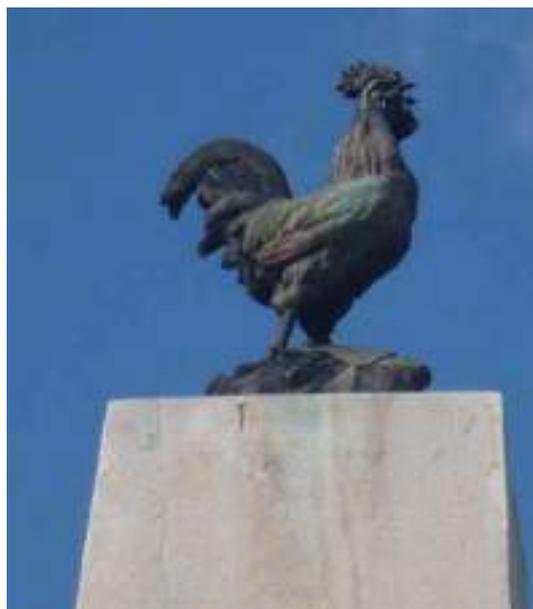
Cette stèle en forme d'obélisque, l'une des formes privilégiées en France, présente une certaine sobriété.

Il est certain que malgré tout le sentiment éprouvé à l'encontre de ces soldats de la patrie, toutes les communes n'avaient pas les moyens d'élever un monument grandiose. Le prix relativement modique de ce type de réalisation explique sans doute sa fréquence.

Il faut cependant ajouter une autre explication, à savoir que les faces légèrement inclinées se prêtent aux longues énumérations, favorisant ainsi leur lecture et donc le souvenir.

Les obélisques prennent racine dans l'histoire de la France. En effet la tradition des pierres levées, remonte aux temps les plus anciens, et semble être un symbole universel : signe de fécondité mais aussi fixateur d'esprit.

Le sommet pyramidal de l'édifice reposant sur un socle, est surmonté d'une sculpture en fonte représentant le Coq gaulois. Ce motif est assez fréquent parmi les ornements des monuments aux morts, contribuant largement aux charmes des monuments par la posture fière et droite de l'animal.



Il peut être représenté :

- de face ou de côté
- les ailes plus ou moins déployées
- en train de chanter ou pas
- perché (éventuellement sur une sphère) dominant le sommet pyramidal de l'édifice en forme d'obélisque (comme à La Brède)

Symbole national de la France depuis l'époque de la Renaissance, le coq (ou Gallus en latin) incarne à la fois la notion de courage, de virilité masculine voire de résurrection pour les chrétiens (le jour qui se lève après la nuit, c'est-à-dire le bien qui triomphe du mal).

Aussi, au sortir de 1914-1918, le coq est vite associé aux nombreux soldats morts au front et est intégré aux Monuments érigés en mémoire des Poilus.

Malgré les idées reçues, le SIGM confirme que le coq n'a jamais été le symbole des Gaulois ; l'animal emblématique de ce peuple était ...l'alouette !

Le coq est le symbole d'une France aux origines paysannes, fière, opiniâtre, courageuse et féconde.

Pour les étrangers aussi, le coq symbolise la France, même si c'est un animal auquel on ne prête pas que des qualités (bornés, orgueilleux...). Le coq figure au sommet de très nombreux clochers, en raison du coq des Évangiles et non d'un symbole national.

SOURCES :

http://www.cheminsdememoire.gouv.fr/monument_aux_morts.html

<http://www.ladocumentationfrancaise.fr/dossiers/premiere-guerre-mondiale/monuments-aux-morts.shtml>

http://crdp.ac-amiens.fr/pensa/2_11_savoir_plus_1.php

<http://infos.gouloiseries.fr/spip.php?article96>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_de_monuments_aux_morts_fran%C3%A7ais_surmont%C3%A9s_d'un_coq#Gironde

http://queutchny1418.canalblog.com/archives/_architecture_des_monuments/index.html

Site web du SIGM

ARCHITECTURE INDUSTRIELLE

TANNERIE DU SUD OUEST



Cette ancienne tannerie implantée à Coudougney, a été édifée en 1911 par M. Lacoste, à l'emplacement d'un ancien moulin à blé, en ruine.

L'activité de cet atelier, filiale de l'usine Lacoste de Gradignan (33), restera secondaire, sans rapport avec l'importance de l'usine-mère.

La tannerie est reprise en 1939, par la Sté Simflex-Souillac de Bordeaux, qui installe des ateliers de façonnage de semelles en caoutchouc.

L'activité perdure jusqu' en 1982.

Actuellement, le site est occupé par une zone industrielle.

Les anciens bâtiments désaffectés, qui relèvent de la propriété privée sont aujourd'hui en mauvais état.

La conciergerie possède un étage carré en pierre, toiture en pavillon en tuile creuse.

Les deux ateliers de fabrication, construits sur un bras du ruisseau sont en brique avec toit à longs pans couvert en tuile mécanique.

Histoire de la tannerie

Le tannage des peaux est l'une des plus anciennes activités de l'homme

Le travail du cuir remonte au moins à 600000 ans, quand les premiers êtres humains ont fabriqué des outils pour façonner et assouplir la peau animale. A cette époque le cuir était utilisé pour faire des couvertures pour recouvrir le sol des cavernes, couvrir les huttes, fabriquer les coques de bateaux, des boucliers et des casques de protection, et bien sûr pour les vêtements.